

INTERPRETATION ANAPHORIQUE ET LECTURE

Daniela V. Quadrana
UBA, UNLu

1. Introduction

Le réseau des savoirs linguistiques et encyclopédiques et les capacités d'inférence que l'anaphore met en jeu transforment celle-ci en une source intarissable de réflexions, à cheval entre l'Analyse du discours et la Linguistique textuelle. Les difficultés les plus souvent rencontrées chez les apprenants lecteurs qui suivent des cours élémentaires de lecture compréhension en LE concernent la (re)construction du sens global d'un texte et le repérage des marques de la subjectivité de l'auteur. Ce fait, qui ne s'explique habituellement que par le manque de connaissances lexico-syntaxiques et/ou encyclopédiques, nous semble relever *également* des processus anaphoriques.

Dans cette communication, nous commencerons par un bref aperçu d'un des volets du cadre théorique du travail source¹ et, par la suite, nous analyserons deux cas afin de rendre compte du lien entre sens d'un texte et interprétation des réseaux anaphoriques. Cette réflexion, centrée sur le développement de la compétence lectrice de nos étudiants de FLE, est le résultat d'une situation d'enseignement / apprentissage en milieu universitaire alloglotte. Le corpus est constitué de textes utilisés comme matériel complémentaire dans les cours de lecture compréhension de la chaire de Français élémentaire de la Faculté de Philosophie et des Lettres de l'UBA.

2. Bref aperçu du cadre théorique

En ce qui concerne le cadre théorique, la complexité de la tâche nous a conduits à opter pour un outillage conceptuel large voire hétérogène, apte à rendre compte de la production-interprétation du sens discursif en cotexte et en contexte. De là que nous ayons choisi d'appliquer certains concepts théorisés, d'un côté, par la Linguistique textuelle et, d'un autre, par les théories sémantico-discursives, en particulier l'approche d'Olga Galatanu que nous allons mentionner dans cet exposé.

Sa Sémantique des Possibles Argumentatifs (S.P.A.) met l'accent sur les mécanismes discursifs de stéréotypage. « *[Elle] trouve ses sources dans la recherche d'un modèle de description de la signification lexicale susceptible de rendre compte aussi bien des représentations du monde perçu et « modélisé » par la langue que du « potentiel argumentatif » des mots, potentiel que l'environnement sémantique de la phrase énoncé et/ou l'environnement pragmatique (le contexte du discours) peuvent activer, voire renforcer ou, au contraire, affaiblir, voire neutraliser ou même intervertir.* » (GALATANU, 2003 : 214)

L'orientation vers les pôles axiologiques négatif ou positif des associations se fait par la contamination discursive due à l'environnement sémantique ou au contexte. Un mot a beau avoir une inscription dans un des pôles, soit dans le noyau (*bien, funeste, beau...*), soit dans les stéréotypes (*courage, égalité, calme...*), son potentiel axiologique reste ambivalent puisqu'il peut aller dans le sens du stéréotype (*colère donc agressivité*), dans le sens contraire (*colère pourtant maîtrise de soi*) ou être orienté par le discours, ce que Galatanu appelle « *topoi inédits* » (*Il est génial donc il n'aime pas les fleurs*) car, sauf indication contraire, un mot est interprété conforme au stéréotype mis en scène.

¹ Cet article aborde quelques aspects traités dans le mémoire de recherche intitulé « Interprétation anaphorique et lecture : une approche du phénomène du point de vue de la construction du sens » dirigé par Beatriz Diez, en 2009, dans le cadre de la Licenciatura en Lengua Francesa, UMSA. L'article a été présenté lors des XV SEDIFRALE tenues à Rosario en 2010.

Les stéréotypes, comme ensemble ouvert de traits sémantiques cristallisés dans une unité lexicale, sont potentiellement actualisables par et dans le discours en possibles argumentatifs selon le bon vouloir du locuteur. Ce modèle épouse parfaitement certains emplois des anaphores de là qu'il ait été retenu pour notre ultérieure analyse des cas.

3. Analyse des cas

3.1 « Le temple du soleil », *Grands reportages Spécial Paris n° 137, juin 1993, p. 56.*



LE TEMPLE DU SOLEIL

Tout a été pesé, compté, mesuré. Les murs sont orientés aux quatre points cardinaux, la façade sud définit exactement la latitude de Paris (48° 50' 11"), le plan médian suit rigoureusement le méridien. Nous sommes dans un sanctuaire dédié à la logique, la raison, l'astronomie. Si la construction fut commencée à une date symbolique, le 21 juin 1627, jour du solstice d'été, c'est que le plus long des

voyages – neuf mille quatre cent soixante et un milliards de kilomètres – trouve ici son arrivée chaque année, à même époque... Une année-lumière entière. D'autres événements s'y déroulent, naturellement : on y a calculé les dimensions du système solaire, les longitudes précises, on y détermine aujourd'hui le temps universel coordonné, basé sur le temps atomique international. Mais ce ne sont que babioles. Le plus important est un rayon de soleil qui traverse l'intérieur de la grande salle.

Il s'échappe d'un trou percé dans la pierre et va caresser le sol. Il met un an à onduler sur le dallage tout au long du jour. Puis, par une belle matinée, après avoir parcouru ses milliards de kilomètres, il frappe un point précis, au centre de la pièce. C'est le solstice, heure de midi, et l'on se retrouve devant un de ces phénomènes mystérieux, comme jadis en connaissaient les palais d'Hatchepsout ou les temples de Tenochtitlán. Le moment est parfaitement choisi pour visiter l'Observatoire de Paris.

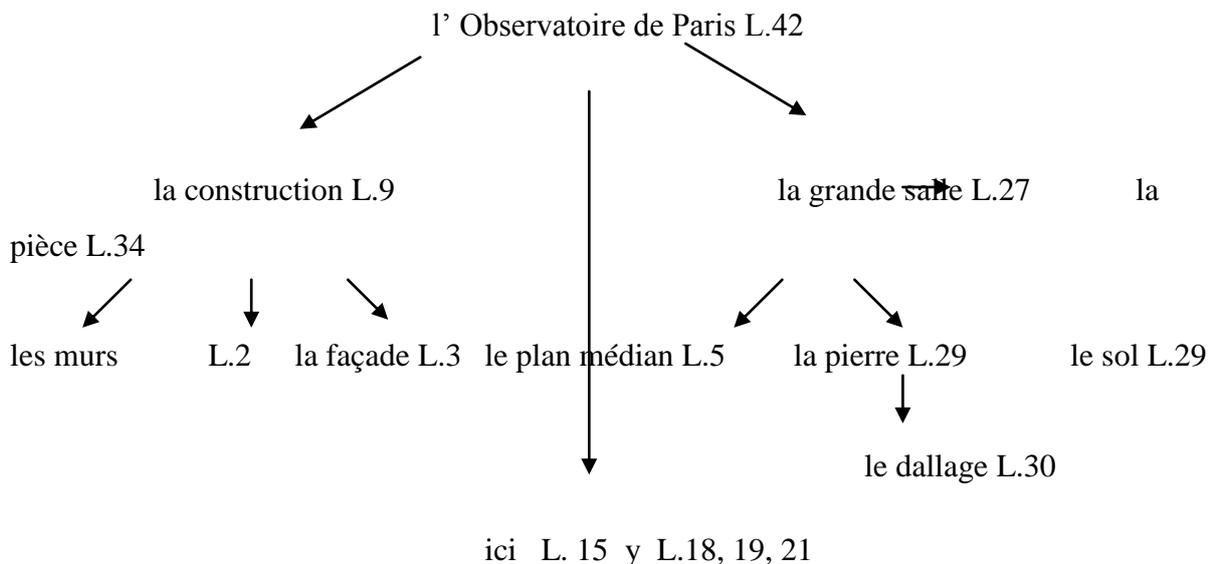
Ce texte est une longue cataphore descriptive puisque le segment informativement saillant est omniprésent mais ne se réalise textuellement qu'à la fin. Cette cataphore crée progressivement un univers de référence, celui de l'Observatoire de Paris, dont la compréhension repose sur la connivence du lecteur qui accepte ce suspens interprétatif. Le

locuteur nous oriente petit à petit vers cet univers de référence à demi occulte, mystérieux, voire sacré.

On comprendra donc pourquoi il a fait l'objet d'une analyse : l'apprenti lecteur alloglotte se dit la plupart des fois « perdu ». Lorsqu'il entame la lecture, il ignore ce qu'il doit maintenir en focus élevé. Le paratexte ne vient pas non plus à son aide : la photo est vague, le titre, méthaphorique et il n'y a pas de chapeau. La formulation d'hypothèses se voit alors entravée par manque d'assises. A cela, il faut ajouter les difficultés inhérentes à l'une des isotopies principales, non pas celle du bâtiment, mais celle de l'astronomie qui sollicite des connaissances sur des termes scientifiques. Bref, il lui faudra arriver à la ligne 42 pour apprendre que c'est de l'Observatoire de Paris qu'il s'agit. Les lectures ultérieures lui permettront d'« ordonner ce puzzle » afin de reconstruire le référent textuel.

Cette intentionnalité du scripteur de dévoiler pas à pas l'objet de discours se matérialise dans l'agencement du matériel linguistique. Le choix d'une progression à thème dérivé est donc optimal pour la description de ce haut lieu de la science où l'anaphore associative² trouve son cadre idéal. La résolution de ces anaphores sera d'autant plus simple que le rapport sera familier et conventionnel.

Voici un schéma possible de la « cascade d'anaphores » mises en scène dans ce texte :



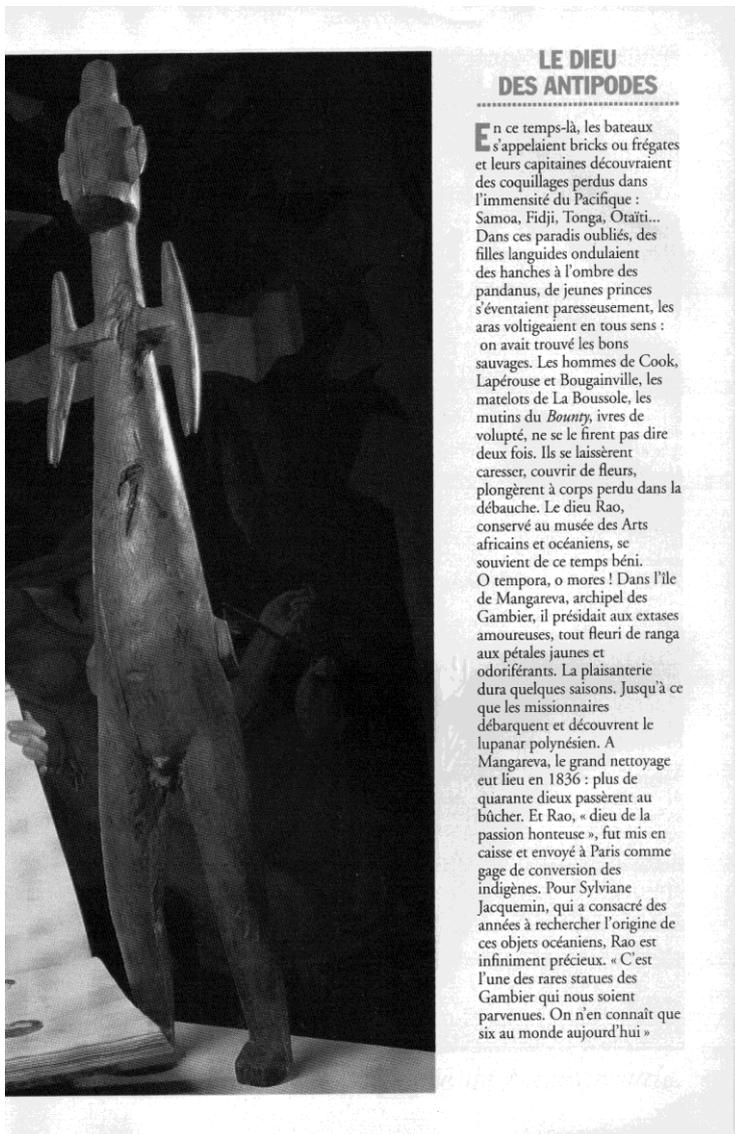
l'Observatoire de Paris est le référent textuel cataphorique. *la construction* devient son anaphore définie hyperonymique et, en même temps, le référent cataphorique de trois anaphores associatives méronymiques *les murs*, *la façade* et *le plan médian*. *la grande salle* est une anaphore associative (par rapport à *l'Observatoire de Paris*) qui, à la fois, fonctionne comme source de deux autres anaphores associatives *la pierre* et *le sol*, cette dernière source de l'autre associative *le dallage*. *la pièce*, de son côté, serait une reprise de *la grande salle* par synonymie. Les quatre anaphores adverbiales *y* et *ici* thématisent *l'Observatoire de Paris* en autorisant de différents rhèmes.

² En bref, il s'agit d'un syntagme nominal défini qui présente simultanément dépendance interprétative (méronymique) et absence de « référent » dans le sens classique du terme. Le calcul repose sur un topos partagé entre l'énonciateur et le coénonciateur qui permet de faire la relation et de saturer son interprétation référentielle : Le village → l'église.

Dans ces anaphores associatives, on constate une continuité ontologique entre le tout et la partie. Le lien entre la source et l'anaphorisé repose sur des relations sémantiques sous la forme de traits nécessaires (construction DC murs, DC façade), stéréotypiques (sol DC dallage) ou des relations posées par le discours (construction DC plan médian / grande salle DC pierre).

Petite réflexion au passage, quelles sont les représentations des élèves à propos de l'Observatoire de Paris? Nous ne pouvons pas le savoir a priori, mais nous connaissons les difficultés que posent les noms propres : le coénonciateur doit connaître au préalable le référent de ce nom, c'est-à-dire, l'avoir déjà emmagasiné dans sa mémoire pour qu'il fasse partie de son univers de croyances et pouvoir ainsi lui associer une anaphore définie³. Pourtant, ici nous avons le cas inverse, ce sont les anaphores qui construisent peu à peu le nom propre.

3.2 « Le Dieu des antipodes », *Grands reportages Spécial Paris n° 137, juin 1993, p. 51.*



LE DIEU DES ANTIPODES

En ce temps-là, les bateaux s'appelaient bricks ou frégates et leurs capitaines découvraient des coquillages perdus dans l'immensité du Pacifique : Samoa, Fidji, Tonga, Otaïti... Dans ces paradis oubliés, des filles languides ondulaient des hanches à l'ombre des pandanus, de jeunes princes s'éventaient paresseusement, les aras voltigeaient en tous sens : on avait trouvé les bons sauvages. Les hommes de Cook, Lapérouse et Bougainville, les matelots de La Boussole, les mutins du *Bounty*, ivres de volupté, ne se le firent pas dire deux fois. Ils se laissèrent caresser, couvrir de fleurs, plongèrent à corps perdu dans la débauche. Le dieu Rao, conservé au musée des Arts africains et océaniques, se souvient de ce temps béni. O tempora, o mores ! Dans l'île de Mangareva, archipel des Gambier, il présidait aux extases amoureuses, tout fleuri de ranga aux pétales jaunes et odoriférants. La plaisanterie dura quelques saisons. Jusqu'à ce que les missionnaires débarquent et découvrent le lupanar polynésien. A Mangareva, le grand nettoyage eut lieu en 1836 : plus de quarante dieux passèrent au bûcher. Et Rao, « dieu de la passion honteuse », fut mis en caisse et envoyé à Paris comme gage de conversion des indigènes. Pour Sylviane Jacquemin, qui a consacré des années à rechercher l'origine de ces objets océaniques, Rao est infiniment précieux. « C'est l'une des rares statues des Gambier qui nous soient parvenues. On n'en connaît que six au monde aujourd'hui »

³ Ex: *Miterranand a été élu. Le Président s'adressera aux Français demain.* L'emploi de l'anaphore définie est justifié par la connaissance du nom propre que l'énonciateur suppose de la part du coénonciateur.

Dans ce texte, notre attention a été portée sur les anaphores *la plaisanterie* L.31 et *le grand nettoyage* L. 36, car ces pièces indiquent à l'interprétant que la construction du sens nécessite des raisonnements inférentiels qui embrassent le discours dans sa totalité.

La séquence narrative est dominante dans cet article où l'on raconte qu'au XVIII^e siècle des expéditionnaires avides de jouissance débarquent sur des îles du Pacifique et se livrent aux excès, en compagnie de voluptueuses aborigènes. Plus tard, d'autres personnages y apparaissent, cette fois des missionnaires qui entament la chasse aux « pervers ». Et tout se sera passé sous le regard d'un Dieu complice qui, lors de l'évangélisation, sera expédié à Paris comme preuve de « conversion » des pécheurs. Il s'agit de Rao dont la précieuse statue a donné lieu à ce texte.

L'orientation discursive du début épouse, à notre avis, le point de vue laudatif de l'auteur, il suffit pour cela de relever l'isotopie de la jouissance exotique : *temps béni, extases amoureuses, volupté, pétales odoriférants*, etc. Mais, aussi bien *la plaisanterie* que *le grand nettoyage* s'organisent autour d'une gradation vers le pôle axiologique négatif.

D'un côté, *la plaisanterie*, anaphore résomptive, résume le contenu de toute la première partie mais non plus depuis la perspective du scripteur mais d'un autre énonciateur, « les évangélisateurs ». L'anaphore devient donc le mot pivot pour que *les paradis oubliés* deviennent *le lupanar polynésien*, puisque les Possibles Argumentatifs ont activé les stéréotypes : plaisanterie DC peu sérieux / DC passager / DC futile, etc.

Dans cet espace textuel polyphonique *le grand nettoyage* traduit sans aucun doute la voix des missionnaires. Mais là, il s'agit d'une *cataphore* résomptive qui condense leurs agissements: *bûcher, conversion*, etc. En discours, les Possibles Argumentatifs ont activé les stéréotypes de la signification lexicale, à savoir *nettoyage* DC retour à l'ordre / DC débarrasser un lieu d'ennemis... L'adjectif *grand* ne fait que renforcer cette orientation négative, validée par l'isotopie relative au péché : *passion honteuse, bûcher, conversion*.

Il est d'autant plus important de bien maîtriser ces anaphores qu'elles permettent de guider le lecteur dans un certain parcours interprétatif qui soutient d'ailleurs le point de vue posé. Il devient ici évident que les anaphores agissent comme des relais entre le bas et le haut niveau.

Néanmoins, si ces subtilités sont évidentes pour celui qui les a conçues, elles exigent un lecteur averti ayant des connaissances particulières et une bonne maîtrise de la compétence discursive pour bien appréhender la relation existant entre les énoncés. Alors que le lecteur en LM tend à mobiliser prioritairement des opérations de haut niveau, en situation de lecture initiale de LE, on constate généralement « *une plus grande focalisation de l'attention sur la réalisation des processus de bas niveau* » (GOANAC'H, 1990 : 43), car les connaissances linguistiques de l'apprenti lecteur sont souvent lacunaires. Les processus de haut niveau sont parfois bloqués du moment que ses ressources cognitives sont monopolisées par le travail de décodage d'informations non-automatisées.

4. Conclusion

Souvent considérées des instruments passifs de référence, nous avons démontré que les marques anaphoriques participent activement, en termes d'instructions, dans l'élaboration de la représentation discursive.

Ces analyses ont confirmé que les relations strictement codées dans le sens lexical sont facilement exploitables au niveau phrastique mais que le processus d'assignation référentielle devient plus complexe dès lors que l'on franchit les frontières de la phrase. Pour appréhender la richesse des rapports anaphoriques, il est parfois indispensable de faire appel à l'environnement textuel dans sa totalité.

Nous sommes conscients que cette démarche constitue une voie d'accès parmi d'autres au sens d'un texte. Elle n'est féconde que lorsque l'on agit en complément de la pratique d'autres aspects langagiers, tels que le niveau texte-image, les genres et les types discursifs, les organisateurs textuels, etc. Pourtant, nous considérons qu'il est tout à fait rentable de procéder à un enseignement délibéré de ces points de langue dans le but d'aider les étudiants à développer leur compétence de lecture.

5. Bibliographie abrégée

- ANSCOMBRE, J-C. (2001): « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages* n°142. Paris, Larousse, 57-76.
- BREA DE CARREGA, Z. (2006) : Grammaire de texte. Material de cátedra. Buenos Aires, INSP "Joaquín V. González".
- CHAROLLES, M., « Analyse du Discours. Niveau 2 », Service d'Enseignement à Distance. Haute Bretagne, Université de Rennes II, 26-68.
- COMBETTES B. (1988): Pour une grammaire textuelle : la progression thématique. Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- GALATANU, O. (2003): « La sémantique des possibles argumentatifs et ses enjeux pour l'analyse de discours », *El texto como encrucijada : estudios franceses y francófonos volumen II*. Universidad de La Rioja, Cascante, 213-224.
- GOANAC'H, D. (1990): « L'acquisition d'une langue étrangère. L'approche cognitive » In : *LFDM Recherches et applications*, Paris, Hachette.
- KLEIBER, G. (1994): Anaphores et pronoms. Bruxelles, Duculot.
- KLETT, E., PASTOR, R., SIBALDI, A. (comp.) (2006): *Lectura en Lengua Extranjera. Una mirada desde el receptor*. Tucumán, UNT.
- REICHLER-BEGUELIN, M.-J. (1988): « Anaphores, cataphore et mémoire discursive » In : *Pratiques n°57*, Nancy-Metz, CRESEF, 15-41.
- SCHNEDECKER, C., CHAROLLES, M., KLEIBER, G. (1994): «L'anaphore associative», *Recherches linguistiques n° XIX*. Paris, Université de Metz, Klincksieck.

Biodata

Daniela Quadrana es Profesora Nacional de Francés (Instituto Nacional Superior del Profesorado "Dr. J.V.González", 1991). Posee un diploma en Capacitación en enseñanza de español como lengua segunda y extranjera (UBA, 2003) y es Licenciada en Lengua Francesa (UMSA, 2009).

Es docente en la Facultad de Filosofía y Letras de la UBA, en la UNLu y en el IES de Lenguas Vivas.

Sus trabajos se inscriben en el campo de la evaluación, de la lectura en FLE y del análisis del discurso.